



La transmission des stéréotypes de sexe

Sylvie Ucciani

► **To cite this version:**

Sylvie Ucciani. La transmission des stéréotypes de sexe. Biennale internationale de l'éducation, de la formation et des pratiques professionnelles, Jul 2012, Paris, France. <halshs-00766917>

HAL Id: halshs-00766917

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00766917>

Submitted on 19 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication n°110-Atelier 8 : Transmission et genre

La transmission des stéréotypes de sexe

Sylvia Ucciani, responsable de formation en travail social, responsable de centre d'activités, Intervention Sociale, IRTS Paca Corse.

Résumé

Les stéréotypes de sexe sont ancrés dans l'imaginaire collectif, ils permettent de catégoriser ce qui fait masculin et féminin. Leur transmission s'effectue par les agents de socialisation de façon plus ou moins consciente, mais également par imprégnation dans le système social dans lequel nous évoluons. Tout est marqué sexuellement de la petite enfance à la scolarité, au moment de l'orientation professionnelle, dans le choix des métiers... Ces constats mettent à jour des inégalités entre les sexes ainsi qu'une hiérarchisation créant une domination du sexe masculin sur le féminin. Une sensibilisation dès le plus jeune âge est à préconiser dans une visée de changement afin de s'orienter vers un système plus égalitaire entre les sexes.

Mots clés

Stéréotypes de sexe – Masculin/féminin – Inégalités entre les sexes – concept de genre – transmission des places sociales

Argumentaire

Intéressée par le concept de genre lors de l'élaboration d'un mémoire dans le cadre d'un master 2 de recherche¹ traitant des effets de la mixité chez les travailleurs sociaux, j'ai cherché à mettre à jour et à développer une compréhension des enjeux de la présence majoritairement féminine dans les équipes sociales sur les pratiques professionnelles.

Suite à ce travail, je souhaite dans cette contribution faire le lien entre la notion de transmission, thème de cette biennale, et celle des stéréotypes de sexe.

Cette communication s'inscrit donc dans la transmission des valeurs notamment à travers le système éducatif qui perpétue la reproduction des stéréotypes de sexe.

Ce qui intéresse le sociologue, nous rappelle Bernard Lahire, « *c'est le traitement socialement différencié que réserve le monde social aux individus selon qu'ils sont filles ou garçons* ». Les modalités de cet héritage rejoignent les modalités de socialisation par la famille, l'école et le lieu de travail. Il s'agit « *d'une socialisation silencieuse* » qui se fait par une inculcation (explicite ou implicite) idéologique et symbolique de valeurs, modèles et normes, inculcation qui s'effectue sous forme de « *diffusion par imprégnation ou habituation* ».²

La transmission des stéréotypes de sexe continue donc de nos jours malgré une évolution notable des mentalités. Confortés par le discours des médias, notamment de la publicité, ces stéréotypes restent fortement ancrés dans l'imaginaire collectif et se transmettent de façon plus ou moins consciente de génération en génération.

Une sensibilisation forte sur cette question dès le plus jeune âge, prônant un discours égalitaire entre les sexes, permettrait une rupture dans ce phénomène de transmission ainsi qu'une évolution très nette des inégalités que vivent les femmes encore aujourd'hui.

¹ *La mixité, un enjeu pour le travail social ?*, Master II de recherche « Travail social, action sociale et société », CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers), Paris, décembre 2010.

² *Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances*, in *La dialectique des rapports hommes-femmes*, sous la direction de Thierry Blöss, Sociologie d'aujourd'hui, PUF, 2001, p10 à 23.

Je vais dans un premier temps revenir succinctement sur ces deux notions que sont la transmission et les stéréotypes de sexe, afin de faire ensuite une analyse des relations entre elles en faisant le lien avec la construction identitaire et en faisant valoir les effets dans les relations entre hommes et femmes, dans la sphère domestique et dans le milieu professionnel.

1 – La notion de transmission

Le Dictionnaire Culturel en langue française³ nous rappelle que transmettre signifie faire passer d'une personne à une autre, d'un lieu à un autre, dans le sens de communiquer, propager, léguer. Ainsi les termes de transmission et de communication sont couramment utilisés comme synonymes.

L'acte de transmettre est au centre de la construction identitaire pour tout groupe humain, son contenu peut être identifié aux divers éléments de chaque culture, croyances, attitudes, normes, mœurs, coutumes, institutions, connaissances, savoir-faire...

Vincent De Gaulejac précise que « *nécessité psychologique pour les uns, morale pour les autres, ou encore exigence sociale, l'acte de transmettre est à la rencontre entre le développement psychique, le fonctionnement du groupe familial et la reproduction de l'ordre social. Il agit comme un phénomène « total », au fondement des rapports sociaux et des processus de construction identitaire, qui inscrit chaque individu dans une succession signifiante, donc sans l'historicité.* »⁴

Ce sont les changements éprouvés par les suites de générations qui font percevoir ces valeurs traditionnelles. Celles-ci, chargées d'affects, sont soit revendiquées et défendues, soit combattues au nom d'une volonté de changement, voire de progrès. Dans tous les cas, la tradition s'impose au groupe.

La notion de transmission s'inscrit dans l'intergénérationnel, elle concerne les valeurs, mais aussi les normes que nous transmettons à nos enfants et qui nous ont elles mêmes été transmises par nos parents. Il s'agit alors de « *l'ensemble d'activités essentielles à la permanence des formes de la vie sociale au-delà des limites de l'existence individuelle* », ces transmissions intergénérationnelles étant « *au cœur de la reproduction des rapports sociaux de sexe, de leur renouvellement et de leurs transformations* ». ⁵

La transmission s'appuie aussi sur la tradition qui définit les rôles de chacun, hommes et femmes, et qui a subi (ou subit encore) le poids de la religion qui véhicule des images stéréotypées des deux sexes, notamment souvent une image négative de la femme.⁶

La tradition concerne toute doctrine ou pratique religieuse ou morale, transmise de siècle en siècle, originellement par la parole ou l'exemple, mais pouvant être consignée aussi dans un texte écrit. Dans le domaine de la connaissance et des mœurs par exemple, c'est l'ensemble des manières de penser, de faire ou d'agir qui constitue un héritage du passé.

Nous nous intéresserons pour notre part à la question des transmissions symboliques en laissant de côté les transmissions matérielles. Ces transmissions symboliques ont été étudiées en France par la sociologie de l'éducation et notamment par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron.⁷

A propos des héritages symboliques, certains sociologues choisissent de parler « *d'appropriation (processus dont les résultats ne sont jamais prédictibles) plutôt que d'intériorisation* » (terme se référant davantage « *à l'automatisme d'un pur et simple*

³ Le Robert, 2005.

⁴ *L'histoire et l'héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999, p153.

⁵ *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 2000, p225.

⁶ Sont concernées les trois grandes religions monothéistes (christianisme, judaïsme, islam).

⁷ *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1964.

transfert) ». ⁸ L'appropriation comme l'intériorisation représentent des modes d'assimilation par l'individu de règles ou d'opinions à partir de modèles transmis en particulier par l'éducation. « *L'intériorisation reprend le concept freudien désignant l'assimilation des modèles sociaux par la personne, lesquels font alors partie intégrante de la personnalité psychique. Pour Parsons [Talcott Parsons, sociologue, 1902-1980], il s'agit, dans son vocabulaire, d'une assimilation par le système de personnalité des normes et des valeurs de la société.* » ⁹

2 – Les stéréotypes de sexe

Les stéréotypes représentent « *des clichés, images préconçues et figées, sommaires et tranchées, des choses et des êtres que se fait l'individu sous l'influence de son milieu social (famille, entourage, études, professions, fréquentations, média de masse, etc.) et qui déterminent à un plus ou moins grand degré ses manières de penser, de sentir et d'agir.* » ¹⁰

Autrement dit, ils désignent « *les catégories descriptives simplifiées par lesquelles nous cherchons à situer autrui ou des groupes d'individus* », et correspondent donc « *à des traits ou des comportements que l'on attribue à autrui de façon arbitraire* ». ¹¹

Ils s'inscrivent dans les représentations sociales qui régissent notre relation au monde et aux autres, qui orientent et organisent nos conduites et nos communications sociales.

Les stéréotypes, en psychologie sociale, signifient des croyances, ou représentations rigides et simplificatrices, généralement partagées par un groupe plus ou moins large et éventuellement par les membres d'une société entière, ce qui est le cas pour les stéréotypes masculins et féminins.

Le dictionnaire de psychologie ¹² rajoute que le stéréotype relève souvent du préjugé, il est caricatural et unificateur, les traits attribués étant isolés d'un complexe de traits et les différences et nuances étant ignorées.

Le terme de « *stéréotype de sexe* » est retenu dans ce propos pour évoquer les catégories qui se centrent sur l'identité de sexe à partir d'idées préconçues rattachées à ce qui fait traditionnellement le masculin et le féminin.

Ces stéréotypes se rattachent au concept de genre. Concernant la terminologie, rappelons que le terme « *gender* » a été choisi par les anglais car le mot « *sex* » renvoie de façon plus réduite à une notion biologique du masculin et du féminin, alors que le genre englobe la dimension culturelle et offre une approche plus complète et plus précise permettant d'aborder les questions relatives aux relations entre les hommes et les femmes.

Cette distinction entre sexe et genre a émergé à la fin des années 1960 chez les féministes anglo-saxonnes, et « *visait à mettre en question la réalité de la puissance explicative du sexe biologique, lien, jusque là considéré comme évident et inéluctable, entre les différences biologiques et les différences psychologiques et sociales* ». ¹³ L'enjeu était de montrer que la notion de sexe n'est pas assez explicative, et qu'une approche de la réalité en termes de

⁸ Dictionnaire critique du féminisme, p228.

⁹ Durand Jean-Pierre, Weil Robert (sous la dir.), *Sociologie contemporaine*, Editions Vigot, Paris, 1997, p123.

¹⁰ *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, A. Colin, Paris, 2005, nouvelle édition, p532.

¹¹ *Questions du genre dans le travail social*, Les politiques sociales, n°1 et 2, Bruxelles, 2008, p10.

¹² d'Henri Piéron remis à jour par Roland Doron et Françoise Parot, PUF, Paris, 1991.

¹³ Borghino Béatrice, sociologue, chargée d'études à la Délégation Régionale des Droits des Femmes et à l'Égalité de Provence Alpes Côte d'Azur, *Genre et sexe : quelques éclaircissements*, 07.01.1999, <http://www.genreenaction.net/spip.php?page=article3705>

rapports sociaux de sexe semblait plus adaptée. L'idée de « nature » est en effet contestée, c'est-à-dire de considérer comme naturelles des qualités qui sont de fait attribuées aux femmes (douceur, altruisme, sollicitude...) et aux hommes (autorité, compétitivité, réussite personnelle...).

Le concept de genre désigne donc « *les constructions sociales et culturelles qui existent dans les différentes sociétés et groupes autour des différences biologiques des hommes et des femmes. Ces constructions sociales constituent la base des représentations stéréotypées associées aux caractéristiques individuelles des femmes et des hommes et aux rôles attendus de l'un et l'autre sexe. Ces différences sont contextuelles (elles changent selon les pays, les cultures, les groupes sociaux) et temporelles (elles varient selon les époques)* ». ¹⁴

En sociologie et anthropologie, la masculinité et la féminité désignent les caractéristiques et les qualités attribuées socialement et culturellement aux hommes et aux femmes. « *Masculinité et féminité existent et se définissent dans et par leur relation. Ce sont les rapports sociaux de sexe, marqués par la domination masculine, qui déterminent ce qui est considéré comme « normal » - et souvent interprété comme « naturel » - pour les femmes et les hommes* ». ¹⁵

Si l'on resitue ce système face aux enfants et à leur développement, nous nous apercevons que dans notre société, les enfants apprennent très tôt ce que signifie être un garçon ou une fille par le clivage des activités, par les encouragements différenciés, les comportements observés, et les diverses formes de conseils attribués selon le sexe. Et ceci même de façon extrêmement précoce, dès la naissance, nous observons que les comportements des parents et adultes proches de l'enfant s'adaptent de façon le plus souvent inconsciente en fonction du sexe de l'enfant. ¹⁶

Ainsi, la socialisation dans son sens le plus large permet de présenter aux enfants les valeurs sociales, ainsi que des exemples de comportement et de rôles socialement acceptables en fonction de leur sexe. Cette socialisation par rapport aux sexes des enfants mène ainsi à la formation de stéréotypes sur ce que doivent être socialement une femme et un homme.

3 – Le lien entre transmission et stéréotypes de sexe

En France, les enfants reçoivent une éducation différenciée en fonction de leur sexe par les principaux agents de socialisation que sont la famille, les professionnels de la petite enfance, les enseignants, et il a été observé que ce type d'éducation reproduit et renforce les stéréotypes de sexe.

Divers apports disciplinaires offrent des éléments de compréhension du phénomène de construction de l'identité sexuée. Le premier est d'ordre biologique, les hommes et les femmes se différenciant par la composition d'une paire de chromosomes sexuels, qui oriente le développement du sexe corporel et permet d'attribuer un sexe à l'enfant avant sa naissance. Dès la fécondation, le sexe de l'enfant est donc défini, entraînant chez les parents la construction de caractéristiques prédéterminées souhaitées pour leur enfant. « *Le sexe d'assignation semble jouer un rôle déterminant dans la construction identitaire. C'est le sexe*

¹⁴ Cornet Annie, *Le service social sous le regard du genre*, dans *Questions du genre dans le travail social*, Les politiques sociales, n°1 et 2, 2008, p10.

¹⁵ *Questions du genre dans le travail social*, p71.

¹⁶ Braconnier Alain, *Le sexe des émotions*, O. Jacob, Paris, 2000.

attribué à l'enfant à la naissance qui va déterminer les réponses de l'environnement social ». ¹⁷

Plusieurs chercheurs prennent également en considération l'environnement social comme un facteur intervenant dans la construction de l'identité sexuelle. La plupart de leurs travaux porte sur la notion de comportement d'imitation et sur la pression exercée par l'entourage social. Ainsi, « pour les théoriciens de l'apprentissage social, le rôle de genre (gender role) est acquis de la même façon que les autres comportements, par imitation sur le modèle de leur propre sexe et par des renforcements différentiels prodigués par les parents, par les pairs, par les enseignants ou par les médias, en bref comme une conséquence de la pression sociale ». ¹⁸

En psychologie, la théorie cognitive élaborée par Lawrence Kohlberg (1966) ¹⁹ dénombre trois stades, qui évoluent dans le temps, afin d'expliquer comment l'enfant arrive à la compréhension de genre. Tout d'abord, vers deux ans, l'enfant se situe au premier stade appelé « identité de genre », dans lequel il différencie et classe les adultes en deux entités, hommes et femmes, selon leurs caractéristiques physiques. Il est capable de se situer dans l'une de ces classifications. Le second stade, nommé « stabilité de genre », apparaît à l'âge de 3-4 ans et correspond à la compréhension par l'enfant que le genre ne change pas dans le temps. Enfin, le troisième stade, « constance de genre », intervient aux alentours des 5 ans de l'enfant. Cette phase correspond à l'intégration par l'enfant du sexe de l'individu en fonction d'un critère biologique, l'appareil génital, et à l'intégration du sexe comme une donnée immuable à la fois au cours du temps et indépendamment des situations. L'identité de genre se stabilise définitivement vers les 7 ans de l'enfant.

La question de l'identité sexuée (être un homme et être une femme) est donc en lien direct avec la transmission. Nous nous inscrivons dans notre sexe d'appartenance en fonction des messages transmis dans le cadre familial, mais aussi issus du champ éducatif (de la petite enfance, des institutions scolaires) et des médias (presse écrite, télévision...). La publicité véhicule également toujours les mêmes clichés sexistes, des images très normatives liées à des représentations sociales concernant ce qui fait masculin et ce qui fait féminin.

Tout ce système fait transmission, agit comme sur un modèle d'imprégnation pour chacun et permet la circulation d'idées reçues et d'a priori, voire leur installation durable, difficile à faire ensuite évoluer.

Rappelons que nous vivons dans un réseau complexe d'influences dont nous pouvons être autant la cible que la source. La psychologie sociale nous montre que les individus sont facilement influençables dans leurs comportements et que cette influence provient des normes sociales, « constituants essentiels de toute unité sociale », correspondant « à la prescription des conduites et attitudes considérées comme désirables et/ou acceptables » dans une société donnée. ²⁰

Ces normes sont chargées de valeurs, et leur application crée de l'harmonie dans les interactions relationnelles. Elles ne sont pas universelles et restent des règles relatives aux lieux, aux époques, aux cultures et aux groupes sociaux dans lesquelles elles sont édictées. Ces normes sociales constituent donc l'organisation dans laquelle les relations humaines s'instaurent, notamment celles entre les hommes et les femmes. Ces normes sont chargées de stéréotypes de sexes qui modèlent et façonnent toujours de nos jours les identités sexuées.

¹⁷ Le Maner-Idrissi Gaïd, *Comment devient-on un garçon ou une fille ?*, dans *Féminin, masculin-Mythes et idéologies*, sous la direction de Vidal Catherine, Belin, Paris, 2006, p60-61.

¹⁸ *Identités sexuées, socialisation et développement de la personne*, p34..

¹⁹ cité dans *Identités sexuées, socialisation et développement de la personne*, p32.

²⁰ Nugier Armelle, Chekroun Peggy, *Les influences sociales*, Dunod, Les Topos, Paris, 2011.

En effet, les catégories de sexe et de genre servent à penser et à classer le monde social, ce sont également des variables permettant d'expliquer les phénomènes sociaux et de repérer les identités des agents sociaux.

Les différents milieux de transmission de ces stéréotypes concernent notamment le monde de l'éducation et le milieu professionnel, sur lesquels je souhaite revenir.

A/ L'éducation, lieu de reproduction des stéréotypes de sexe

Devenir un homme ou une femme dans sa culture est le résultat d'un ensemble de processus de socialisation, qui s'opère tout au long de la vie, par divers acteurs et dans les différents domaines du quotidien. L'environnement social joue un rôle majeur, notamment dans la période de l'enfance, pendant laquelle la famille et l'école vont amener peu à peu l'enfant à se conformer aux rôles attendus de lui, notamment dans leur offre de jouets et/ou d'outils pédagogiques.²¹ «*Parents et non parents, participent activement à l'adhésion des garçons et des filles aux rôles définis culturellement comme leur étant appropriés* »²², et il est constaté qu'«*en général, l'éducation tend à reproduire les stéréotypes en place des valeurs et des rôles associés à chacune des deux catégories sociales de genre* ».²³

Lorsque les enfants entrent dans l'adolescence, ils se situent dans une période où ils reconsidèrent les « rôles de sexe ». Ils se transforment physiquement et mentalement, et construisent leur identité, notamment leur identité sexuelle, qui a un impact sur leur future orientation scolaire et professionnelle, les adolescents ayant une représentation traditionnelle et très sexuée des métiers. Les garçons et les filles se dirigent ou sont orientés différemment selon les stéréotypes de genre en vigueur qui ont une influence importante ; ainsi une majorité de garçons choisit les filières scientifiques ou techniques, et un grand nombre de filles les filières littéraires, humaines et sociales.

Les parents jouent également un rôle dans le choix de l'orientation professionnelle de leur enfant et n'ont pas le même niveau d'exigence quant à leur avenir professionnel, selon leur sexe. Actuellement, la réussite scolaire des filles est meilleure que celle des garçons. Avec un niveau de diplôme supérieur, les femmes restent pourtant cantonnées dans des métiers dits féminins, peu nombreux et généralement moins rémunérés (enseignantes, assistantes maternelles, assistantes sociales, aides soignantes, éducatrices de jeunes enfants, employées de bureau...). Les métiers d'aide et de «*care*», de soins aux autres, sont par exemple massivement choisis par les femmes, et son importante féminisation «*s'explique par le poids de l'histoire et des stéréotypes. Les femmes sont assignées et (ou) s'assignent elles-mêmes aux métiers d'aide, de soin et d'assistance aux populations en difficultés* ».²⁴

La question des inégalités entre hommes et femmes pose problème car «*en raison des stéréotypes existant sur leurs compétences et incompétences, les femmes subissent des inégalités en termes de représentation, de répartition et d'accès aux ressources, et d'exercice du pouvoir* ». Ainsi, «*les stéréotypes renforcent donc les inégalités et, inversement, les inégalités renforcent les stéréotypes* ».²⁵ Ces inégalités frappant essentiellement les femmes sont «*le fruit d'un rapport de force* » qui leur est défavorable, car il «*découle d'une construction sociale qui établit artificiellement une différence de qualité ou de valeur entre les êtres humains en fonction de leur appartenance au groupe mâle ou au groupe femelle* ».²⁶

²¹ Ce phénomène n'est pas nouveau, déjà, dans son essai *Du côté des petites filles* publié en 1974, Elena Gianini Belotti abordait cette question dans un chapitre intitulé «*Jeux, jouets et littérature enfantine* ».

²² *Comment devient-on un garçon ou une fille ?*, p63.

²³ *Ibid.*, p68.

²⁴ Rousseil Muriel, *Femmes et hommes dans le secteur social*, Revue *Empan*, n°65, mars 2007, p75.

²⁵ *Le service social au regard du genre*, p12-13.

²⁶ Goffinet Françoise, *Dimensions du genre et formation en travail social en Belgique francophone*, dans *Questions du genre dans le travail social*, p44.

Cet état de fait, en lien direct avec le phénomène concernant la domination masculine, permet de comprendre l'organisation de notre société qui s'est construite sur la hiérarchisation des sexes.

Les autres disciplines telles que l'ethnologie et l'anthropologie, avec notamment les travaux de Françoise Héritier, apportent d'autres éclairages sur la question de la différenciation sexuelle, complétée par la sociologie avec les écrits de Pierre Bourdieu qui met l'accent sur la domination masculine.

Les anthropologues ont démontré que les caractères féminins et masculins se construisent différemment selon les sociétés. Les qualités jugées féminines ou masculines varient dans le temps et d'une société à l'autre, mais elles restent un moyen de justifier les différences de traitements ou de positionnements sociaux.

Pour Françoise Héritier, les sociétés humaines ont toujours présenté « *un même trait organisateur : une hiérarchie des catégories de sexe telle que le sexe masculin et les caractères, fonctions et prérogatives qui lui sont attribués collectivement sont considérés comme supérieurs au sexe féminin et aux caractéristiques, fonctions et champs qui leur sont réservés.* »²⁷

Elle constate le caractère universel de la domination masculine et de la hiérarchie hommes/femmes, qu'elle nomme « *la valence différentielle des sexes* ». Elle montre à partir des modèles archaïques les origines des violences faites aux femmes, ainsi que la répartition des rôles sexués, où tout fonctionne au nom de l'idéologie. En effet, dans toutes les sociétés, « *il y a partout et toujours un sexe majeur et un sexe mineur, un sexe fort et un sexe faible. Il s'agit là du langage de l'idéologie* ». Le langage dualiste (exemple : mâle/femelle) « *est un des constituants élémentaires de tout système de représentation, de toute idéologie envisagée comme la tradition de rapports de forces* ». ²⁸ Elle démontre à partir d'exemples issus de différentes cultures que des conceptions profondes continuent de légitimer au delà de la différence l'inégalité entre les sexes.

Pour elle, la différence réelle entre le masculin et le féminin réside dans la fécondité, sur laquelle s'appuie la domination masculine. La société occidentale est marquée par ce type de domination, dans laquelle « *la subordination féminine est évidente dans les domaines du politique, de l'économique et du symbolique* ». Cet état de fait est renforcé par « *un corps de jugements de valeur* » qui « *met en évidence des caractéristiques présentées comme naturelles et donc irrémédiables, observables dans le comportement, les performances, les « qualités » ou défauts* » féminins considérés comme marqués sexuellement de façon typique ». ²⁹

Tout comme Françoise Héritier, Pierre Bourdieu s'est largement intéressé à cette question concernant la hiérarchisation des sexes au travers de la domination masculine. Cette étude s'inscrit dans son travail sur les rapports de genre, où il développe une analyse sociologique des rapports sociaux entre les sexes, expliquant les causes de la permanence de la domination masculine des hommes sur les femmes dans toutes les sociétés humaines. La division des sexes est présentée comme allant de soi, « *dans l'ordre des choses* », comme un fait naturel et normal, donc inévitable, « *la fois à l'état objectivé, dans les choses* » (exemple dans la maison où tout est « *sexué* »), « *dans tout le monde social et, à l'état incorporé, dans les corps, dans les habitus des agents, fonctionnant comme systèmes de schèmes de perception, de pensée et d'action* ». ³⁰ Cette organisation montre une hiérarchisation des sexes, le masculin dominant

²⁷ *Hommes, femmes, la construction de la différence*, p9.

²⁸ *Masculin/ féminin I*, p69-70.

²⁹ *Ibid.*, p203.

³⁰ *La domination masculine*, p21. Les habitus étant les manières d'être et de penser intégrées jusque dans nos corps par l'éducation et le lieu social, productrices de routines mentales qui expliquent par exemple les difficultés des femmes à s'émanciper de la domination masculin.

largement le féminin, et dans laquelle « *la force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification* ». ³¹

L'ordre social fonctionne comme « *une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé* » ³², pouvant notamment s'observer dans le monde du travail, dans une distribution stricte des activités, de leur lieu, leur moment et leurs instruments. Son principe est que le monde social est construit à partir de cette dualité sexuelle et que tout peut s'expliquer au travers de cette opposition.

Ce travail de reproduction est assuré par les instances de socialisation que sont la famille, l'Eglise et l'Ecole. C'est principalement néanmoins « *dans la famille que s'impose l'expérience précoce de la division sexuelle du travail et de la reproduction légitime de cette division, garantie par le droit et inscrite dans le langage* ». ³³ L'Eglise a longtemps renforcé la morale familialiste, dominée par les valeurs patriarcales avec notamment le dogme de l'infériorité foncière des femmes. L'Ecole continue de transmettre ces présupposés, ainsi qu'une hiérarchie sexuellement connotée entre les garçons et les filles. L'Etat enfin joue également un rôle non négligeable sur ces questions, il est « *venu ratifier et redoubler les prescriptions et les proscriptions du patriarcat privé par celles d'un patriarcat public, inscrit dans toutes les institutions chargées de gérer et de régler l'existence quotidienne de l'unité domestique* ». ³⁴

Le modèle traditionnel de la division entre le masculin et le féminin perdure dans lequel les hommes dominent l'espace public et le champ du pouvoir, tandis que les femmes restent vouées à l'espace privé. Les différences dans l'orientation scolaire et dans le monde du travail continuent également à s'observer. Les femmes font des choix se situant dans le prolongement des fonctions domestiques (enseignement, soins, services). Elles ne peuvent avoir autorité sur des hommes et sont cantonnées dans des fonctions subordonnées d'assistance. Elles ont incorporé « *les principes de la vision dominante qui les portent à trouver normal, ou même naturel, l'ordre social tel qu'il est et à devancer en quelque sorte leur destin, refusant les filières ou les carrières d'où elles sont exclues, s'empressant vers celles auxquelles elles sont destinées* ». ³⁵

Ainsi, l'éducation et la hiérarchisation des identités de sexe tendent à reproduire les stéréotypes de sexe et à inscrire les garçons et les filles dans des rôles et des attendus sexués.

B/La division sexuelle du travail

Les hommes et les femmes « *forment deux groupes sociaux engagés dans un rapport social spécifique : les rapports sociaux de sexe. Ces derniers (...) s'expriment à travers la division sociale du travail, nommée la division sexuelle du travail* » ³⁶.

La division sexuelle du travail vient confirmer cette séparation entre les deux sexes et montre comment cette répartition s'organise dans le milieu professionnel.

En sociologie et en ethnologie, la division sexuelle du travail désigne la distribution institutionnelle ou coutumière des fonctions productives entre les sexes. Ce concept a fait l'objet de premiers travaux en France en ethnologie, en sociologie et en histoire, au début des années 1970, sous l'impulsion du mouvement féministe. Ainsi, l'activité déployée a été reconnue dans les deux sphères, domestique et professionnelle, et la division sexuelle du travail a eu pour objectif de les articuler. Cette notion d'articulation a été jugée insuffisante et a donné naissance en France à celle de « *rapports sociaux de sexe* ». Danièle Kergoat a défini

³¹ Ibid., p23.

³² Idem, p25.

³³ *La domination masculine*, p117.

³⁴ Ibid., p120.

³⁵ Idem, p131.

³⁶ Idem, p35.

la division sexuelle du travail comme la forme modulée historiquement et socialement de division du travail social découlant des rapports sociaux entre les sexes. « *Elle a pour caractéristiques l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive ainsi que, simultanément, la captation par les hommes des fonctions à forte valeur ajoutée (politiques, religieuses, militaires, etc...)* ». ³⁷

La division du travail présente en effet deux principes organisateurs principaux :

- un principe de séparation : il existe des travaux d'hommes et des activités de femmes.
- un principe de hiérarchisation : un travail d'homme « vaut » plus que celui d'une femme.

Cette répartition différentielle a toujours existé et se présente sous des formes différentes selon les époques et les cultures. L'arrivée des femmes sur le marché du travail en France dans les années 1960 et leur accession progressive à des activités jusque là réservées aux hommes auraient pu faire évoluer ce système, or celui-ci perdure tout comme les inégalités entre les sexes.

Le principe hiérarchique de la division sexuelle du travail introduit ainsi une réflexion sur les inégalités hommes/femmes, et la notion de « *plafond de verre* » constitue une des manifestations de ces inégalités. Il s'agit d'« *une expression apparue aux États-Unis à la fin des années 1970 pour désigner l'ensemble des obstacles que rencontrent les femmes pour accéder à des postes élevés dans les hiérarchies professionnelles. (...) Tout se passe comme si un plafond invisible empêchait les femmes de grimper les échelons.* » ³⁸

Ce phénomène, également nommé « *ciel de plomb* » ³⁹, pèse sur les carrières féminines. Il est question de facteurs psychologiques liés au poids des stéréotypes et des normes, qui sont tout autant intégrés par les hommes que par les femmes, et donc par les recruteurs potentiels. Ceux-ci vont privilégier les hommes pour certains postes dont ceux à responsabilité, pensant qu'ils possèdent de par leur sexe des qualités telles que charisme, autorité, pouvoir, combativité... Les femmes, d'une manière générale, montrent ainsi moins d'ambition professionnelle puisqu'elles sont persuadées que les hommes sont davantage « *prédisposés* » pour ce type de postes, « *mais il s'agit peut-être également d'un choix raisonné pour éviter le « coût psychique » qu'il y aurait à surmonter pour s'imposer dans certaines carrières, en particulier dans des métiers scientifiques et techniques, jugés plus « masculins ».* » ⁴⁰

Pour les hommes minoritaires dans les métiers classiquement dévolus aux femmes et dont on pouvait penser qu'ils étaient eux aussi victimes de discrimination, le concept de « *glass escalator* » inventé par Christine Williams en 1995, aux États-Unis, met à jour les avantages. Ils ont en effet la plupart du temps un traitement spécial et sont susceptibles d'être plutôt contrôlés par les hommes.

Les places assignées aux femmes se situent toujours dans la sphère domestique et dans des métiers dits « *féminins* ».

a - La sphère domestique

La division sexuelle du travail permet donc d'analyser deux sphères, domestique et professionnelle. Toutes les études statistiques concernant le travail domestique montrent que c'est toujours l'affaire des femmes. Sans rentrer dans le détail des tâches accomplies, ni dans les pourcentages du partage des tâches existant, il est nécessaire de rappeler que les femmes sont assignées au travail domestique gratuit. « *Elles instaurent ou plutôt reproduisent un ordre social dans lequel elles se situent elles-mêmes en tant que fille, épouse, mère. C'est dire*

³⁷ Dictionnaire critique du féminisme, p36.

³⁸ Halpern Catherine, *Peut-on en finir avec le plafond de verre ?*, Revue Sciences Humaines, n° 195, juillet 2008.

³⁹ Métaphore proposée par Marry Catherine, *Pour en finir avec le « plafond de verre »*, Journal du CNRS, n°194, mars 2006.

⁴⁰ *Peut-on en finir avec le plafond de verre ?*

que le travail domestique n'est pas seulement créateur de richesses matérielles mais qu'il est aussi porteur de fortes valeurs symboliques ». ⁴¹ Cette importante fonction symbolique n'est pas accompagnée de reconnaissance sociale, le travail domestique étant dévalorisé car invisible, facultatif et non nommé comme un réel travail. Les conséquences de cette dévalorisation des tâches domestiques effectuées essentiellement par les femmes apparaissent dans le milieu professionnel, où elles ne peuvent satisfaire à « *cette norme masculine de disponibilité totale pour les tâches professionnelles* ». ⁴² Elles ne choisissent pas toujours de travailler à temps partiel, peuvent subir cette situation et ont de plus tendance à « s'auto dévaluer » face aux postes à responsabilité potentiels.

Toutes les études montrent que le partage des tâches domestiques est inégal entre les sexes ⁴³, et que les femmes continuent de cumuler activité professionnelle et activité domestique dans un fort pourcentage, contrairement aux hommes, qui privilégient leur carrière professionnelle. Ceci va à l'encontre de ce que les précurseurs du terme « division sexuelle du travail » avaient imaginé, puisqu'il s'agissait au départ de faire reconnaître les activités domestiques comme un vrai travail.

Certains auteurs comme Helena Hirata ou Danièle Kergoat affirment que ces inégalités servent à la société pour « *créer un système de genre* », ⁴⁴ dans lequel les professions dites « féminines » sont dévalorisées, notamment celles issues du travail domestique, qui assurent des fonctions de soin, d'attention aux autres, de « care ».

b- Les métiers dits « féminins »

Même si le contexte actuel présente une augmentation des femmes dans la population active (47% en 2007 d'après l'INSEE), ainsi qu'une réussite scolaire massive pour les filles, « *cette féminisation s'est réalisée sans véritable mixité : la plupart des études et des métiers restent à dominante masculine ou féminine* ». ⁴⁵

Pascale Molinier, psychologue du travail, a démontré que l'identité de la personne est déterminée par rapport à son type de métier ⁴⁶. C'est en effet le travail qui a le pouvoir de produire et de modifier les individus, et c'est aussi dans le travail que se construisent les sexes sociaux. Elle met en évidence la « *suprématie du masculin* » en termes de qualification, de salaire ou de carrière, mais aussi en termes plus larges de « *pouvoir d'action* » ou de marges de manœuvre. Les métiers les plus féminisés sont ceux qui impliquent un travail de soin auprès de personnes vulnérables, et « *ces tâches sont censées être les plus proches de l'expérience maternelle et ainsi les plus susceptibles d'être naturalisées* ». ⁴⁷

Par ailleurs, il est observé une « *non mixité des emplois* » qui « *s'accompagne d'une moindre valorisation professionnelle et salariale des emplois exercés par les femmes ; les sociologues qualifient ce double phénomène de ségrégation professionnelle. Un apport majeur de la sociologie des rapports sociaux de sexe est d'avoir montré que ces inégalités sexuées sont liées au maintien d'une division sexuelle du travail qui conduit à imputer aux femmes*

⁴¹ Dussuet Annie, *Variations et permanence de la division sexuelle du travail : le cas du travail domestique*, 2001, <http://1libertaire.free.fr/ADussuet02.html>

⁴² Ibid.

⁴³ L'Institut National d'Etudes Démographiques en décembre 2009 montre que les ¾ des tâches ménagères reviennent aux femmes.

⁴⁴ http://www.fcc.org.br/seminario/HIRATA_KERGOAT.pdf

⁴⁵ Marry Catherine, *Variations sociologiques sur le sexe des métiers*, in *Féminin-Masculin, Mythes et idéologie*, p84.

⁴⁶ *L'énigme de la femme active*, Payot, Paris, 2003.

⁴⁷ Citée dans *Variations sociologiques sur le sexe des métiers*, où elle propose alors le concept de « *savoir faire discret* » pour illustrer ce type d'activités, p88.

l'essentiel du travail et des responsabilités familiales et domestiques et aux hommes les responsabilités professionnelles ». ⁴⁸

Conclusion

La construction identitaire, nous l'avons vu, est un processus dynamique au cours duquel la personne se définit et se reconnaît par sa façon de réfléchir, d'agir et de vouloir dans les contextes sociaux et l'environnement naturel dans lequel elle évolue. Les influences que subit l'individu dans ce processus, ainsi que la transmission des modèles sexués, façonnent garçons et filles dans leur devenir et dans leurs relations. L'un des enjeux, depuis Simone De Beauvoir, est de faire évoluer ces influences de façon positive afin qu'une égalité entre les sexes s'observe dans la sphère domestique et dans le monde du travail. Malgré une législation qui œuvre dans ce sens (accès à la formation égalitaire, égalité de traitement et de salaire, parité dans le monde politique...), les constats actuels montrent un système toujours inégalitaire en défaveur des femmes. En effet, nous l'avons vu, les hommes comme les femmes sont pris dans des injonctions culturelles exigeant qu'ils se conforment à un modèle et ce système reproduit ainsi une domination des hommes sur les femmes. Alors que nous avons actuellement les moyens intellectuels de remettre ce système en question, peu de personnes se sentent concernés et la plupart vivent ce système comme naturel et allant de soi. Ces idées sont ancrées dans la culture depuis toujours, dirons-nous, et la lutte contre « *cette domination silencieuse* » ⁴⁹ nécessite en premier lieu une prise de conscience générale. Cette remise en question ne doit pas appartenir uniquement aux féministes et rend la déconstruction des représentations nécessaire.

Si cette évolution est un jour unanimement souhaitée, une sensibilisation forte des professionnels de la petite enfance, de l'éducation, de l'orientation scolaire doit être envisagée afin que les discours tenus aux enfants et adolescents mais aussi aux parents soient davantage neutres et équitables. Les stéréotypes de sexe doivent donc être démasqués et dénoncés au quotidien afin de sensibiliser chacun à ces aspects et faire réfléchir à la transmission de valeurs mise en œuvre. Mais nous ne sommes pas sans savoir que cet idéal de justice et d'équité est difficile à défendre face à des résistances trop importantes qui ne manquent pas d'émerger quand ce système intégré par tous se trouve ainsi bousculé.

Sylvie UCCIANI
sylvie-ucciani@live.fr

⁴⁸ *Variations sociologiques sur le sexe des métiers*, p85.

⁴⁹ *La domination masculine*, film de Patrick Jean, 2009, entretien avec P. Jean.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- Blöss Thierry (dir., 2001), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Sociologie d'aujourd'hui, PUF.
- Bourdieu Pierre(1998), *La domination masculine*, Collection Points-Essais, Seuil, Paris.
- Braconnier Alain (2000), *Le sexe des émotions*, O. Jacob, Paris.
- Croity-Beltz Sandrine, Prêteur Yves (dir., 2010), *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte – Expliquer les différences, penser l'égalité*, Erès, Paris.
- Durand Jean-Pierre, Weil Robert (dir., 1997), *Sociologie contemporaine*, Editions Vigot, Paris.
- Héritier Françoise (1996), *Masculin/ féminin I, la pensée de la différence*, O.Jacob, Paris.
- Héritier Françoise (2002), *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*, O. Jacob, Paris.
- Héritier Françoise (2005), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Editions Le Pommier, Collection Le Collège De La Cité, Paris.
- Molinier Pascale (2003), *L'énigme de la femme active*, Payot, Paris.
- Nugier Armelle, Chekroun Peggy (2011), *Les influences sociales*, Dunod, Les Topos, Paris,
- Tap Pierre et Zaouche-Gaudron Chantal, *Identités sexuées, socialisation et développement de la personne*, dans *Filles et garçons-Socialisations différencielles*, Lemel Yannick et Roudet Bernard (coord., 1999), L'Harmattan, Paris.
- Vidal Catherine (dir., 2006), *Féminin-Masculin, Mythes et idéologie*, Belin, Collection Regards, Paris.

Revues

- Halpern Catherine, « *Peut-on en finir avec le plafond de verre ?* », Revue Sciences Humaines, *Le corps sous contrôle*, n° 195, juillet 2008.
- Les identités sexuelles*, Sciences Humaines, n°235, mars 2012, dossier p28 à 51.
- Marry Catherine, *Pour en finir avec le « plafond de verre »*, Journal du CNRS, n°194, mars 2006.
- Questions du genre dans le travail social*, Les politiques sociales, n°1 et 2, Bruxelles, 2008.
- Rousseil Muriel, *Femmes et hommes dans le secteur social*, Revue Empan, n°65, mars 2007.

Sites Internet

Dussuet Annie (2001), *Variations et permanence de la division sexuelle du travail : le cas du travail domestique*, <http://1libertaire.free.fr/ADussuet02.html>

http://www.fcc.org.br/seminario/HIRATA_KERGOAT.pdf

Dictionnaires

Dictionnaire critique du féminisme (2000), PUF, Paris.

Dictionnaire Culturel en langue française (2005), Le Robert, Paris.

Dictionnaire de psychologie d'Henri Piéron remis à jour par Roland Doron et Françoise Parot, PUF, Paris, 1991.

Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines (2005), A. Colin, Paris, nouvelle édition.

Autres

La domination masculine, film de Patrick Jean, 2009.

Tant qu'il y aura de la poussière, film de Marcia Romano et Andrès Jarach, 2010.

